

LUCIE ORY

MOI, APRÈS LUI

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525415

Dépôt légal : janvier 2026

Prologue

« Tu vas vraiment sortir comme ça ? »

Une simple remarque. Rien d'agressif en apparence. Mais je baissais les yeux, une fois de plus.

Ce n'était pourtant qu'une banale robe noire, coupe droite, rien de provocant, rien d'extravagant. Mais je sentais déjà son regard me scruter, me jauger, presque me brûler.

Ce genre de regard qui ne dit pas tout haut ce qu'il pense, mais qui vous fait comprendre que vous avez encore franchi une ligne invisible.

Alors, sans rien dire, je filai dans la chambre et je me changeai en vitesse.

Un pull, un jean, ni trop moulant ni trop large.

Juste ce qu'il fallait.

Je savais bien qu'il n'aimait pas non plus quand je m'habillais « trop large », selon ses mots.

Alors j'essayai de faire simple, neutre. Disparaître un peu, sans disparaître complètement.

C'était plus sûr comme ça. Moins risqué. Moins angoissant.

Ce soir-là, je compris qu'aimer, parfois, c'était aussi s'effacer.

Qu'à force de vouloir éviter les remarques, les piques, les soupirs exaspérés, j'avais commencé à devenir une version plus discrète de moi-même.

Et que, sous prétexte d'aimer, je m'étais doucement oubliée.

J'avais toujours été ce genre de femme qui voulait que les autres se sentent bien. Que tout soit harmonieux, fluide, à sa place.

J'aimais apaiser les tensions, faire en sorte que chacun trouve sa place.

Dans ma famille, j'avais toujours été celle qui s'effaçait, qui acceptait.

Et ma sœur, elle, occupait toute la place avec une assurance lumineuse.

À côté d'elle, je m'étais souvent sentie de trop, pas assez. Pas assez vive, pas assez forte, pas assez tout court. Alors je m'étais construite doucement, en retrait, en me disant que ma place était peut-être celle-là : derrière.

J'avais appris à être celle qu'on oublie. Celle qui comprend. Celle qui s'efface.

Mes parents, eux, avaient une vision de la vie que je trouvais décalée de la mienne.

Ma mère évitait les conflits comme d'autres évitent la pluie, et mon père, lui, pensait que montrer ses émotions était une faiblesse.

Je me sentais souvent étrangère dans ma propre famille.

J'avais grandi en faisant des choix qui ne me correspondaient pas totalement. Mais plus pour faire plaisir ou plutôt pour rendre fiers les autres.

Est-ce que je vivais la vie que je voulais ? La question revenait souvent, mais je la chassais d'un revers mental.

Je traînais une impression vague de tiédeur dans ma vie. Comme si tout était juste tolérable. Ça allait, sans plus.

Amoureusement, c'était le même flou : des histoires sans impact. Je fréquentais beaucoup d'hommes, jamais les bons.

Des hommes jamais vraiment là.

Les bons mots, les bonnes intentions, et puis... le vide.

Je les attirais comme un phare attire les insectes de nuit : ils tournaient autour, puis disparaissaient.

J'avais un besoin désespéré d'avoir quelqu'un dans ma vie. Comme si être accompagné par un homme pouvait combler ce manque que je ressentais. Cette crainte terrible d'être seule, abandonnée.

Je rêvais d'un amour qui vibre, qui transporte, qui donne envie de tout risquer.

Celui qu'on ne planifie pas, qu'on ne négocie pas.

Mon dernier copain en date s'appelait Pedro. On s'était fréquentés quelques mois, mais rien n'avait vraiment décollé.

C'était le genre d'homme attentionné, gentil, stable. Et c'est moi qui n'avais pas réussi à me laisser aller. Comme s'il manquait quelque chose. Comme si les hommes qui me traitaient trop bien n'étaient pas faits pour moi.

Je finis par mettre fin à la relation sans vraie raison tangible. J'avais juste réagi, portée par mes angoisses et mes doutes, sans les comprendre.

J'essayais de me dire que ce n'était pas grave. Que ça viendrait quand ce serait le bon.

Ce qu'Émilie vivait avec Aaron, c'est à ça que j'aspirais. Trois ans qu'ils étaient ensemble.

Émilie, c'était ma meilleure amie, la fille qu'on remarque : grande, blonde, élancée. Le genre de femme qui attirait les regards sans le vouloir.

Elle, elle existait sans s'excuser.

J'étais stable, indépendante, avec un boulot correct dans une agence de communication. Assistante marketing : un poste ni trop créatif ni trop vide. Suffisamment vivant pour occuper mes journées.

J'avais choisi ce métier presque par hasard, en suivant Émilie.

La vérité ? J'étais en sociologie au départ. Mais Émilie brillait déjà dans son cursus en communication, et je m'étais laissée porter. Elle semblait toujours savoir où elle allait. Moi, je flottais, mais à ses côtés, ça semblait suffire.

On travaillait ensemble, dans la même agence. Elle était organisée, efficace, respectée. Moi, j'étais compétente, sans plus. Pas de passion dévorante pour les campagnes pub, juste ce qu'il faut pour rester dans la course.

J'aimais le mouvement, j'aimais les gens, j'aimais le rythme. Mais je n'étais pas transcendée.

On était plutôt proches de nos collègues, dont Benoît, notre développeur bavard et boute-en-train invétéré. On organisait régulièrement des sorties, des apéros. Histoire de se retrouver ailleurs qu'au bureau, de respirer un peu autrement.

J'aimais ce cercle qu'on avait construit, cette petite bande de copains devenue presque une deuxième famille. Mes amis, je les considérais comme une partie essentielle de mon équilibre.

Mais cet équilibre s'était montré plus fragile que je ne l'imaginai. Il aura fallu une seule personne pour me faire douter de tout ce en quoi je croyais.

Et surtout en qui.

À ce moment-là, je croyais encore contrôler mes choix.

Sac à l'épaule, rouge à lèvres à la main, j'étais prête à partir. Comme tous les matins, je descendis les escaliers en courant. Une scène banale, presque chorégraphiée, que je reproduisais chaque matin. Un chaos contrôlé.

Émilie m'attendait déjà dans sa voiture, le doigt rivé sur le klaxon.

— Toujours en retard, Anna ! s'exclama-t-elle en tapant sur le volant.

Notre amitié était solide, ancrée. Malgré nos différences, ou peut-être grâce à elles.

— J'arrive, j'arrive, c'est bon, lançai-je en grimpant dans la voiture, essoufflée.

— Encore deux fois comme ça, et je t'abandonne au métro. Je te préviens.

— Tu dis ça à chaque fois, tu es incapable de m'abandonner, tu m'aimes trop.

— Oui, mais mon amour a ses limites. Et elles s'arrêtent à ton troisième retard cette semaine.

Je levais les mains comme pour me rendre.

— OK, alors, dans ce cas, je t'offre un café pour me faire pardonner.

— Avec un cookie. Et pas un petit.

— Marché conclu.

Elle leva les yeux au ciel, puis éclata de rire. C'était notre petite routine. Je savais que ça lui plaisait autant qu'à moi, ce petit jeu entre agacement et tendresse.

Un mercredi comme les autres. Ou presque.

Ce midi-là, autour de la table, Benoît nous annonça son dîner d'anniversaire. Il insistait pour que je vienne : « J'invite des potes à moi, tu verras, du potentiel », me disait-il.

Classique. Depuis qu'il savait que j'étais célibataire, Benoît s'était autoproclamé entremetteur. Il adorait me présenter à ses amis « normaux, drôles et pas trop moches ».

Je savais déjà que ce dîner allait être plus qu'un anniversaire. Une sorte de speed-dating caché sous une nappe à carreaux.

Et pourtant, j'y allais.

Parce qu'une part de moi, celle qui rêvait encore au prince charmant malgré les déceptions, avait envie d'y croire.

Juste un peu.

Et j'en venais à me demander si le problème, ce n'était pas moi.

Ce que je ne savais pas encore, c'est que cette soirée allait me faire rencontrer bien plus qu'un homme que je penserais aimer.

Ce soir-là, je n'allais pas tomber amoureuse.

J'allais glisser doucement, sans m'en rendre compte, dans une histoire qui me volerait ma propre vie.

Une lourdeur sourde s'installa en moi, une vague de froid me traversa, laissant mon esprit vaciller, suspendu entre le réel et un vertige sourd dont je ne comprenais pas encore la portée.

Celle d'une emprise invisible qui allait bientôt m'engloutir.

Chapitre 1 – Sous son charme

J'essayais une dizaine de tenues avant d'en choisir une et plusieurs heures pour me préparer : une jolie robe, un peu de maquillage et mes cheveux tirés en arrière pour mettre en valeur mes yeux noisette, mon atout charme, selon moi.

Je partis chercher Émilie. Elle m'attendait, apprêtée et excitée par cette soirée.

— Alors, tu valides ma tenue ? me lança-t-elle en tournant sur elle-même.

— Tu es sublime, comme toujours. Et moi ? demandai-je, un brin en quête de validation.

— Très belle. Allez, c'est l'heure d'aller chasser du célibataire !

— Arrête, c'est gênant. Benoît veut absolument me caser avec tous ses potes et, franchement, aucun n'a été une révélation.

— Tu es trop exigeante ! Tu cherches l'homme parfait.

— Non, je cherche le bon. Celui qui me fera vibrer. Tu sais, les papillons dans le ventre, le frisson au moindre regard. Comme dans les films.

— Tu es bien trop romantique pour moi. Allez, Cendrillon, il est temps d'aller au bal.

On s'éclipsa enfin. Benoît nous avait donné rendez-vous dans un restaurant assez chic.

Quand on arriva, tout le monde était presque déjà là.

— Ah, vous voilà enfin ! lança Benoît en nous apercevant à l'entrée.

— Désolée, il y avait pas mal de circulation, répondit Émilie en haussant les épaules.

— Pas grave, il manque encore deux potes de la fac. Ils ne devraient plus tarder, ajouta-t-il.

Il s'empressa de nous présenter à tous ceux qu'on ne connaissait pas encore : des amis d'enfance, quelques membres de sa famille, et, bien sûr, les fameux « célibataires éligibles ».

— Anna, je te présente Fred. Il est célibataire depuis peu, lui aussi, dit-il d'un ton un peu trop enthousiaste.

Je le regardai, surprise. Avait-il vraiment balancé ça devant lui ?

Si son but était de me mettre mal à l'aise, c'était plutôt réussi. Un rouge discret envahit mes joues.

— Enchantée, Fred. Célibataire depuis peu, moi aussi, répondis-je.

Il me sourit à son tour, visiblement amusé par ma réponse. Puis il me proposa une bière.

J'acceptai sans réfléchir, je savais que ça ferait plaisir à Benoît. Et surtout, qu'il ne me lâcherait pas tant que je n'aurais pas passé un peu de temps avec lui.

— Alors, toi aussi, tu es dans le marketing ? lança-t-il pour amorcer la discussion.

Je hochai la tête avec un sourire de politesse.

— Moi, je bosse dans la logistique. Mais j'ai un projet à côté : une marque de fringues. J'ai toujours eu un esprit créatif.

Il enchaîna sans pause. Sport, tatouages, voyages entre potes. Je ne pouvais pas en placer une. Je comptais les gorgées de mon verre, regardant autour de moi. Je réfléchissais à une échappatoire.

Émilie me regardait au loin, un sourire en coin. Je lui adressai un petit signe, comme pour faire croire qu'elle m'appelait.

— Excuse-moi, dis-je en coupant court à ses folles histoires. Je crois qu'Émilie a besoin de moi. À plus tard.

Je trottais pour arriver jusqu'à elle. Je manquai presque de renverser le verre que j'avais à la main.

— Alors, tu as trouvé ton futur mari ? me lança-t-elle avec ironie.

— Je t'en prie. Je préférerais encore faire une intoxication alimentaire ce soir que de continuer à lui parler.

J'avalai mon verre d'une traite. Elle éclata de rire, un vrai rire, franc, que je suivis aussitôt.

Benoît nous coupa dans notre fou rire. Il leva son verre pour trinquer avec tout le monde. Il remercia chaleureusement chaque invité, apparemment touché de nous avoir tous réunis. L'ambiance était bonne, détendue, sans accroc.

Un peu plus d'une heure après le début du dîner, la porte du restaurant s'ouvrit sur deux nouveaux arrivants.

Le premier entra : taille moyenne, blond, yeux clairs, sourire facile. Sympa. Un peu lisse, pensais-je.

J'entendis Benoît le saluer de loin : « Salut Mathieu », dit-il.

Je portai mon verre à mes lèvres, mignon, mais peu convaincue.

Puis il arriva.

Grand. Brun. Musclé.

Il marchait sans se presser, comme s'il n'avait rien à prouver. Il ne souriait pas, ne regardait personne, encore moins moi. Mais il avait cette allure qui captait les regards, malgré lui, ou à cause de lui.

Sa chemise noire, un peu froissée, laissait deviner une élégance nonchalante. Il dégageait quelque chose de fermé, d'insaisissable. Pas froid, non, juste ailleurs.

Il s'imposait sans un mot, avec cette assurance silencieuse qui en disait long.

Puis, d'un ton calme, il lâcha :

— J'ai failli ne pas venir, et puis je me suis dit que ce serait dommage de priver cette soirée de ma présence, dit-il, un grand sourire aux lèvres.

Je ne savais pas s'il plaisantait ou s'il le pensait vraiment.

Puis soudain, il s'approcha :

— Antoine, lança Benoît, je te présente Anna.

— Enchanté, dit-il en me faisant la bise, avec une politesse un peu distante.

J'avalai ma gorgée de vin avant de répondre. L'air hébété.

— Également. Je m'appelle Anna.

Il me sourit.

— Oui, je sais. Benoît vient de le dire.

Il me regarda avec insistance, avec un sourire presque imperceptible. Je pouvais sentir son souffle dans le creux de mon cou.

Quand il se recula, j'eus l'impression de retrouver mon souffle. Je n'avais jamais vu un homme aussi beau de près. C'en était troublant.

Je n'étais probablement pas son genre, et puis, vu le spécimen, il devait déjà être pris.

Étonnamment, Benoît ne m'avait jamais parlé de lui. Pour une fois, il n'avait pas fait son numéro habituel en précisant à voix haute que j'étais « libre comme l'air ».

Je m'approchai de Benoît, piquée de curiosité.

— Dis donc, c'est qui ce mec ? Tu ne m'en as jamais parlé, lui glissai-je à voix basse.

— Qui, Antoine ? répondit-il comme si de rien n'était.

— Oui, tu ne m'as pas fait le coup de la célibataire désespérée, alors j' imagine qu'il est pris ? demandai-je d'un ton faussement détaché.

Il hésita un instant.

— Non, il n'est pas en couple, répondit-il, sans rien ajouter de plus.

La soirée se poursuivait. Assise à côté d'Émilie, on était dans notre bulle, comme souvent.

J'aperçus Fred se lever et se diriger vers moi, deux bières à la main. Hors de question de l'écouter une nouvelle fois me parler de ses projets de vie.

Je me levai brusquement.

— Tu vas où ? chuchota Émilie, un peu surprise.

— Je vais prendre un peu l'air, soufflai-je.

Je pris mon verre encore à moitié plein et me dirigeai vers la sortie du restaurant.

Dehors, l'air frais me saisit et me fit du bien. Je pris une longue inspiration, fermant les yeux un instant.

Je jetai un œil derrière moi, par la vitre du restaurant. Fred s'était rassis, ouf.

Je me retournai alors, un peu trop brusquement.

Je percutai quelqu'un de plein fouet, et mon verre se vida aussitôt sur lui.

Je relevai les yeux, et mon cœur se serra.

C'était Antoine.

Le liquide écarlate se répandit sur le tissu. Il recula d'un pas.

— Merde ! fit-il, d'un ton dur, presque brutal. Tu ne pouvais pas faire un peu attention ?

Il me fixait, le regard froid. Rien à voir avec l'expression charmeuse de tout à l'heure. Son regard perçant avait laissé place à quelque chose de plus fermé.

— Je suis vraiment désolée ! Je... je ne t'avais pas vu... bégayai-je.

Il souffla bruyamment, passa une main dans ses cheveux comme pour se contenir.

Il se dégagea doucement, sans me regarder, et se dirigea vers les toilettes.

Aïe. C'était la deuxième fois que je passais pour une sombre idiote devant lui.

Mais je ne pus m'empêcher de me demander : pourquoi cette réaction ? OK, il était trempé, mais c'était un accident, pas une agression.

Je rentrais aussitôt à l'intérieur.

Assise sur ma chaise, je passai mes mains sur mon visage.

— Quelle conne... murmurai-je dans ma barbe.

Je revisionnais la scène dans mon esprit, maintes et maintes fois. Ce genre de situation m'obsédait pendant des heures. Une seule bourde et tout se brouillait dans ma tête.

« Qu'est-ce qu'il a pensé ? »

« Est-ce qu'il me trouve ridicule ? »

« Pourquoi je n'ai pas regardé devant moi ? »

C'était plus fort que moi. Ce besoin d'être bien perçue.

— Ça va ? demanda Émilie en me voyant dépitée.

Alors je lui racontai l'incident.

Elle éclata de rire.

— Émilie ! Ce n'est pas drôle ! Tu aurais vu sa tête ! On aurait dit que je venais de lui ruiner la soirée.

— Relax, Anna. Ce n'est pas la fin du monde non plus ! Bon, c'est sûr que si tu voulais le draguer, tu as raté ton entrée.

Je lui donnai une tape sur l'épaule, faussement vexée, puis attrapai ma fourchette pour me replonger dans mon assiette, espérant pouvoir oublier ce moment gênant.

Quelques minutes plus tard, je levai brièvement les yeux. Antoine sortait enfin des toilettes.

Sa chemise était presque comme neuve. Il semblait calme, plus détendu.

Je baissai la tête aussitôt, comme si me faire toute petite allait me rendre invisible. J'espérais qu'il ne me voie pas. Qu'il oublie même mon visage.

Il retourna s'asseoir, l'air de rien.

Pourtant, je pouvais sentir ses yeux revenir régulièrement dans ma direction.

Il finit par se lever et s'approcha de moi tout doucement. Mon cœur s'accéléra.

Il s'accroupit à côté de moi, à hauteur de ma chaise.

— Je n'aurais pas dû m'énerver comme ça tout à l'heure. Sur le moment, j'ai eu les nerfs à cause de la chemise, mais je sais que tu n'as pas fait exprès. Sans rancune ?

Soulagée, je lui souris aussitôt.

— Aucun souci. Encore désolée, vraiment. Je ne regardais pas où j'allais. Mais visiblement, tu t'en es bien sorti, on dirait qu'elle est comme neuve !

— J'ai frotté un moment, quand même. La prochaine fois, essaie de regarder un peu mieux devant toi, d'accord ? dit-il avec un sourire à tomber par terre.

Impossible de retenir le rouge qui me monta aux joues. Je souris bêtement, presque gênée.

— Promis, je ferai plus attention.

Il se releva sans rien ajouter et retourna tranquillement à sa place.